

Taurins du Cameroun, une extinction annoncée ?

Christian Seignobos

Géographe

Au Cameroun, les zones d'élevage du taurin se sont réduites peu à peu jusqu'à n'être plus que des sanctuaires : on trouve à l'heure actuelle des taurins chez les Kapsiki, les Dowayo, les Duupa et les Koma, et enfin, mais cet élevage n'est plus qu'anecdotique, dans les chefferies de l'Ouest. Dans ce texte, nous décrivons en premier lieu l'état de ces différents élevages et le processus de leur confinement récent dans leurs aires actuelles. Nous évoquerons ensuite l'évolution des zones et des sociétés où le taurin a disparu. Nous tenterons alors d'analyser les différents types de mécanismes qui ont conduit au recul inexorable de cet élevage.

Au Cameroun, les Kapsiki possèdent la majeure partie du cheptel taurin. VAN BEEK (1998) étudie le rôle du taurin dans la société kapsiki et évoque les menaces que fait peser sur cet élevage l'adoption du zébu. Après avoir confié aux Fulbe la garde de leurs troupeaux, afin de mieux se consacrer à l'agriculture dans le cadre d'une vaste compétition foncière entre quartiers et particuliers, les Kapsiki ont dénoncé ces accords et repris en main leur bétail. Au sein de leurs troupeaux, la cohabitation zébus-aurins s'accroît, sans pour autant accroître le métissage. Les corrals, situés près des concessions, sont individuels et l'habitat kapsiki traditionnel se distribue le long des chemins principaux bordés de haies d'euphorbes, appelés *riki*. Dans le passé, de nombreuses ramifications les reliaient aux habitations. Les champs de case étaient eux-mêmes protégés par des haies d'euphorbes. Le *riki* principal, qui desservait un quartier, suivait souvent les lignes de crête ou les inter-talwegs utilisés comme clef de voûte anti-

**Les sanctuaires
de l'élevage taurin
actuellement
menacés**

**Les monts Mandara
centraux**

Le pays kapsiki

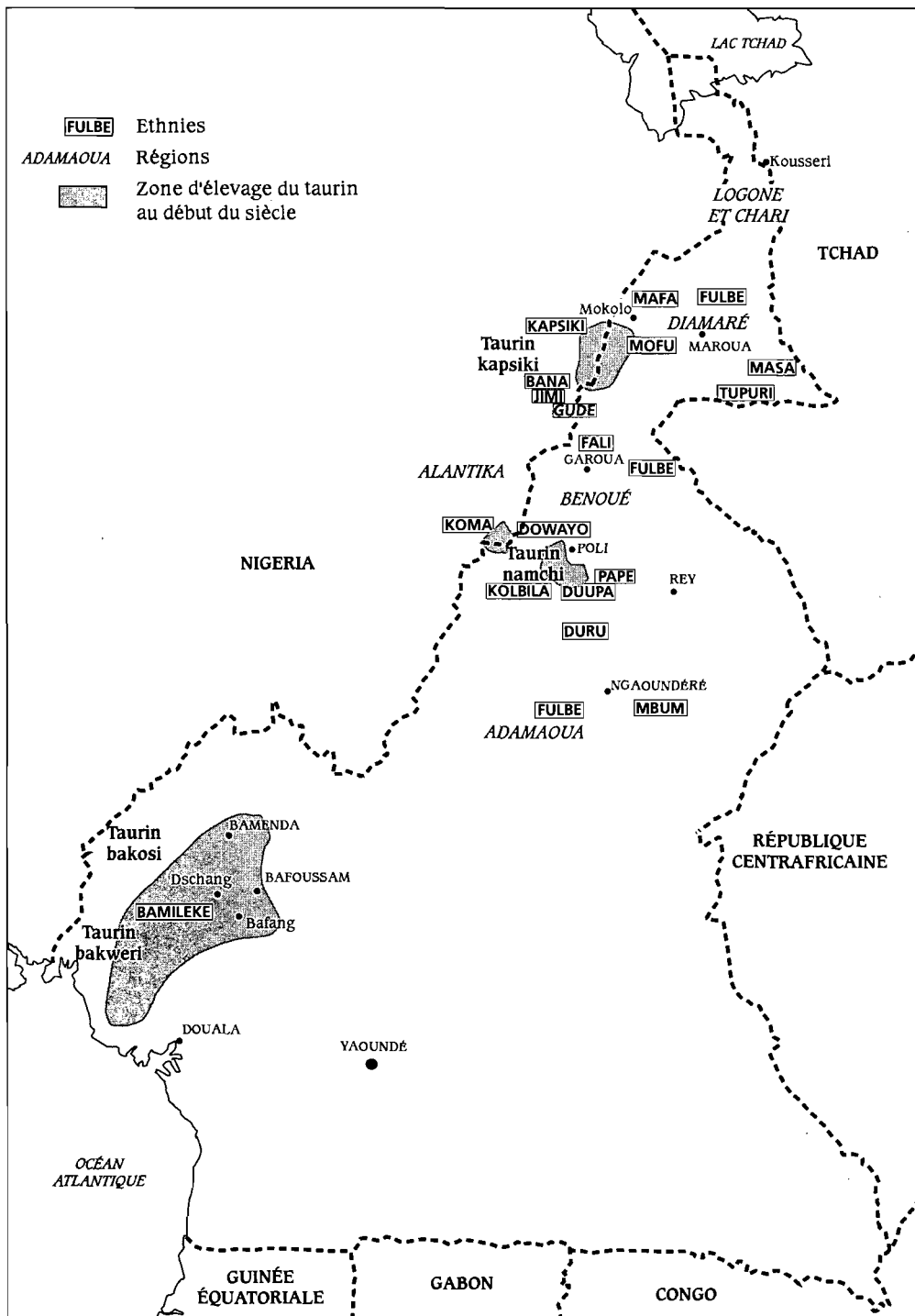


FIG. 1 — Zones d'élevage du taurin au début du siècle.

érosive. Ces chemins, lieux de passage des bovins et des petits ruminants, représentaient aussi l'ossature d'un maillage défensif. Ils s'ouvraient sur un plateau très savanisé. L'élevage des taurins était associé à la chasse au feu et à une gestion du tapis graminéen semblable à celle que l'on retrouvait chez les Dowayo. Le taurin kapsiki participait assez peu à l'agro-système.

L'adoption du zébu par les Kapsiki correspond à un changement d'assiette des terroirs et à un envahissement du plateau par les emblavures, puis par les arbres (*Ziziphus mauritiana*, puis *Faidherbia albida*, *Vitex doniana*, *Parkia biglobosa*...).

Aujourd'hui, le taurin est perçu par les jeunes comme rétrograde, son élevage stagne ou recule, en dépit de la volonté des Kapsiki de développer leurs troupeaux. Il s'efface un peu du paysage qu'il a contribué à façonner, et qui lui-même se transforme.

Le canton de Bana compte 10 500 têtes de zébus et 670 taurins, qui représentent 6,4 % du cheptel bovin (pour le pays kapsiki, on s'accorde généralement sur 15 %). En 1990, le chef de Guili (pays bana) possédait 22 taurins et 41 zébus.

Le pays bana

Jawro Mawdi Tarkwa, de Guili, explique la relation entre taurins et autorité chez les Bana :

« Ce n'est pas tout le monde qui pouvait avoir des bœufs. Les chefs de lignage seuls possédaient les troupeaux, ce sont eux qui gèrent cette richesse. Le responsable du troupeau dispose de *khaku sla* (pierre de la vache). On trouve cette pierre "par chance", dans la panse d'un animal lors d'un sacrifice. Il met cette pierre dans l'eau qu'il donne à boire au bétail lorsqu'il hérite du troupeau ou à l'arrivée de chaque nouvelle bête. Dans le passé, si le troupeau était trop grand, on le divisait entre deux sous-lignages, mais la pierre restait en possession du lignage aîné. Les deux troupeaux étaient abreuvés séparément, mais toujours avec la même pierre, rituel que certains renouvelaient annuellement, avec l'adjonction de "médicaments". Sur les pâturages, on veillait à ce qu'il n'y ait pas de mélange avec d'autres troupeaux. Si une vache était saillie par un taureau d'un troupeau voisin, la protection de l'animal conférée par la pierre risquait de disparaître, emportée par le taureau. »

Ces pratiques ont encore cours chez les vieux adultes. Les Bana construisaient des parcs collectifs avec palissade : de vastes cases surcreusées avec parois de bois. Au début du siècle, les taurins étaient également parqués dans les replis des massifs, derrière de longs murs de pierres¹ où « on leur donnait des os à manger comme du sel ». Les forgerons avaient accès au

¹ Ces aires protégées rappellent un peu les pâtures encloses des massifs mafa, entourées de murs de pierres et de haies, préservant aussi un point d'eau.

² On les retrouve partout chez les éleveurs de taurins. Chez les Kapsiki de Sir, les bergers peuvent trouver ces pierres, signalées par le comportement des bêtes, sur les pâturages. On conserve précieusement la pierre dans une poterie tripode neuve, où on lui fera régulièrement des offrandes. Cette pierre animée est censée se déplacer et veiller sur le bétail. Lorsqu'une bête est donnée en règlement de dot, des poils de la tête et de la queue sont remis au propriétaire qui les gardera dans la poterie qui recèle les pierres. Ces pierres sont généralement héritées par l'aîné des fils.

Un élevage plus étendu dans le passé

³ *Baamle* est le pluriel de *waamngo*, montagne, mais a également pris le sens de « villages de païens ». Fulbe *Baamle* signifie « les Peuls qui vivent au milieu des païens ».

bétail, le chef du lignage forgeron en étant le détenteur. On se cotisait pour acheter une vache avec du fer et du *gabak*. Les dots étaient réglées en taurins et on enterrait les morts dans un suaire de peau de taureau.

On retrouve chez les Bana un élevage de type gérontocratique avec, comme chez les Dowayo, la présence de pierres de protection², que l'on hérite, mais qui sont ici associées à l'eau. Se manifeste aussi, semble-t-il, une volonté de contrôle des saillies, sous couvert de « perte de la chance qui est sur l'animal ».

Les Bana créditent leur taurin des mêmes qualités que les Kapsiki (VAN BEEK, 1998). Le *slā ka bana* (le taurin bana) est rustique, il supporte la famine, il est peu sensible au charbon — bactérien et symptomatique —, il échappe aux razzias en montant dans les éboulis... On prête les mêmes comportements différenciés au zébu et au taurin qu'en pays kapsiki.

Le système de prêts entre chefs de famille continue à être pratiqué, toutefois le zébu en est toujours écarté. Après un premier vêlage (ou plusieurs, selon les informateurs), le produit est retiré si c'est un taurillon. Chez les Bana, le taurin continue à irriguer la partie du tissu social représentée par les vieux adultes. Les jeunes refusent ce système, en raison notamment du temps mis en jeu : « Il faut du temps, on ne prête pas et on ne retire pas rapidement du bétail, cela se pratique entre amis, souvent pour sceller un futur mariage... » Aujourd'hui, avec l'argent gagné au Nigeria, ils préféreraient acheter des zébus sur le grand marché de piémont, à Gazawa. D'ailleurs, le taurin reste trop cher, 75 000 F CFA (en 1990) pour un mâle et 120 000 à 150 000 F CFA pour une vache, dont la vente est toujours interdite sur les marchés.

Les monts Mandara centraux et leurs abords constituèrent dans le passé une zone d'élevage du taurin, y compris pour les premiers groupes de Fulbe *Baamle*³ qui vécurent auprès des Kapsiki et des Wula, dans la mouvance de la chefferie de Sukur. Les Fulbe *Baamle* auraient troqué leurs taurins contre des zébus à l'arrivée des Fulbe *Yiso* de Kossehona au XVIII^e siècle. Les Fulbe *Bula* de Wuzal, de la branche *yiirlabe*, venus en éclaireurs, possédaient aussi des taurins (*na'i mbuuji* ou *mbuuji* en fulfulde). Cet élevage leur permettait de vivre au milieu des païens et d'échapper plus rapidement aux coups de main grâce à la mobilité plus grande de ce bétail en milieu accidenté.

Dans le prolongement du pays kapsiki et du pays bana, l'élevage du taurin — très proche de celui des Kapsiki — s'étendait autrefois à des groupes voisins, les Jimi, les Gude, les Njegn. Ces derniers viennent encore s'approvisionner en taurins, pour certains rituels, chez les Bana.

Chez les Korci, au nord-est du pays kapsiki, un élevage taurin réduit à quelques têtes perdure encore. Le zébu est désigné comme *dla*, alors que l'appellation du taurin, *mbuya*, est manifestement un emprunt au *mbuuye* peul. Chez les Korci, seuls peuvent disposer de taurins ceux qui en ont hérité de leur père et/ou ceux dont les ascendants étaient éleveurs de taurins. Dans le passé, les taurins étaient abattus pour l'initiation des garçons (*golla*) et pour les funérailles. Ils n'étaient pas égorgés mais assommés à l'aide d'une masse de bois. Dans les années trente, on les trouvait encore parqués dans de vastes étables (*balda*). Aujourd'hui, les Korci se procurent des taurins chez les Kapsiki.

Chez les Jimi, le taurin s'est vu peu à peu écarté de son rôle de vecteur d'alliance, y compris pour les dots. Un accroissement de l'instabilité conjugale au service d'échanges économiques beaucoup plus fluides (les femmes ayant l'obligation de réaliser leur prochain mariage dans un autre village), et le développement d'un agrosystème de céréaliculteurs semblent en être la cause. Le bovin, trop difficile à mobiliser, à subdiviser, à rembourser, compliquait les retours dotaux, pour des femmes qui pouvaient contracter jusqu'à vingt mariages et plus. Chez les Kapsiki, où la mobilité des femmes est également forte, les remboursements de dot ne s'opèrent plus en taurins, mais avec leur sous-multiple, la chèvre, à raison de dix chèvres pour un bœuf (VAN BEEK, 1998). Le taurin ne faisant plus l'affaire, il sera remplacé par le sorgho, dont la survalorisation va coïncider avec des règlements de dots en mesures de grains, et en rouleaux de *gabak* (bandelettes tissées). L'ascension sociale passe donc par le sorgho et non plus par le bovin ; ce n'est plus le corral, mais la multiplication des silos — dont certains, ostentatoires, coiffés de poteries faitières, ne seront jamais ouverts — qui exprime la hiérarchie sociale.

En règle générale, la circulation des femmes doit être compatible avec les stocks de bovins disponibles et leur faculté de mobilisation. Si le stock se raréfie ou si l'instabilité conjugale — que devrait pourtant freiner l'importance du bétail dans la dot — s'accélère, les prestations en vaches deviennent porteuses de tensions. Le bovin doit alors être remplacé. La société jimi illustre ce choix, tout en montrant que la disparition du taurin recouvre des causes diverses, généralement cumulatives.

Le pays gude présente les ruines d'un paysage agropastoral élaboré, avec de gros villages insérés dans des réseaux de haies d'euphorbes, des placettes aménagées, des arbres avec embases de pierres remarquablement montées, et les parcs arborés anthropiques les plus complexes et les plus construits des monts Mandara. En 1918, le capitaine Meyer (ANY APA 12-038) observe que « les Goude comme tous les kirdis du Mandara

possèdent de beaux troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres », de même que, plus au sud, probablement chez les Njegn, « le pays, surtout dans l'Ouest, est couvert de belles prairies où paissent de beaux troupeaux de bœufs de cinquante à cent têtes pour un village quelconque ». Il s'agirait de zébus, portant vraisemblablement des traces de taurins. Les Gude ne sont pas de simples « kirdis », ils furent à la tête d'une puissante confédération au ^{xvii}^e siècle et au début du ^{xviii}^e, qui engloba un temps les Njegn, les Jimi et une partie des Bana. Les Fulbe déjà présents (des Yiirlabe) leur payaient tribut. Au ^{xix}^e siècle, un renversement de situation s'opéra en faveur des Fulbe, qui imposèrent leur loi, et le bétail gude, au cours du siècle, passa insensiblement du taurin au zébu.

Actuellement encore, si un éleveur gude monte un corral près de sa concession, d'autres éleveurs viennent lui confier une partie de leur bétail, et on préfère toujours répartir les bêtes entre plusieurs corrals. Le responsable de l'enclos bénéficie du lait et du fumier, mais ses fils doivent se charger du gardiennage et il est tenu pour responsable des déprédations. Les troupeaux sont de taille réduite, une douzaine de bêtes, dans cette région où l'on compte quinze têtes de bétail (veaux non compris) pour cent habitants (HALLAIRE, 1991 : 195). Le bétail servait jadis à la fête de sortie d'initiation des garçons et pour les enterrements ; aujourd'hui, il est un bien d'épargne et de prestige.

La région des monts de Poli et les Alantika

L'élevage du taurin qui, au ^{xix}^e siècle, occupait l'ensemble des zones de reliefs de la région, ne subsiste plus qu'en pays dowayo (SEIGNOBOS, 1998) et, d'importance moindre, en pays duupa (GARINE, 1998).

Chez les Koma (DOUNIAS, 1998), l'effectif des taurins, pourtant parfaitement adaptés à l'écologie des massifs et toujours aussi valorisés, ne cesse de diminuer par rapport à celui des zébus et a quasiment disparu de l'autre côté de la frontière (PAARUP-LAURSEN, 1998). Au début du siècle déjà, il était très localisé. Dans un rapport de tournée de 1936 (ANY APA 12772/C), au cours d'un recensement chez les Koma, le sergent-chef Beugniet note : « Quant à l'élevage, ce n'est que dans la région de Kobi que l'on trouve beaucoup de bétail. On rencontre des petits bœufs, des cabris et quelques moutons. »

L'élevage taurin a périclité partout ailleurs dans la région.

Les Voko ont abandonné leur *mbuuji* avec l'islamisation de leurs chefs, qui possédaient le plus gros troupeau. Le pouvoir des chefs voko avait été renforcé par leur alliance avec les Fulbe. Le modèle fulbe fut rapidement suivi et les Voko adoptèrent le zébu, qu'ils confièrent par la suite aux Mbororo.

Depuis peu, ils gardent eux-mêmes leurs troupeaux. On trouve néanmoins quelques taurins, placés là par des Voko, dans les villages de la vallée des rôniers, chez les Dowayo.

Les Kolbila, sur le versant méridional des monts de Poli, avaient développé un élevage taurin dont le type appartenait déjà aux civilisations des agropasteurs méridionaux : le taurin était l'apanage des chefs, et échappait à toute forme de démocratisation. L'influence des principautés mbum qui, avant la conquête peule, se faisait sentir sur la région en est sans doute responsable. Un Kolbila qui possédait des taurins avait obligation de les placer dans le corral du chef : celui-ci protégeait le bétail des voleurs, et surtout il contrôlait ainsi une grande partie des transactions sur les taurins (unités de dot) et, partant, des alliances matrimoniales⁴. La chefferie peule de Mayo Bantadje qui prétendait (et ce jusqu'à nos jours) « posséder » le pays kolbila a obligé ses propres éleveurs à adopter le système du corral unique près de l'habitation du chef. Consciente que la reproduction sociale du groupe kolbila passait par la possession de taurins, elle n'en a jamais réclamé comme tribut. Il n'en fut pas de même avec l'administration coloniale, incapable de comprendre le fonctionnement de la société kolbila. Les opérations de police à la suite de refus de payer l'impôt aboutirent à Djoukoula à la prise de tous les bovins. Au retour à Poli, le butin fut laissé au chef des Voko, réputé être plus coopératif. Les Kolbila commencèrent à perdre leurs taurins avec les pestes bovines, apportées selon eux par les Mbororo. Il leur fut difficile de reconstituer leurs troupeaux : ils étaient « coupés » des Dowayo, avec qui ils n'entretiennent pratiquement aucun lien de mariage, pas plus qu'avec les Pape, autre ethnie qui naguère possédait des taurins. Les Kolbila échangeaient des femmes avec les Duru, qui eux avaient déjà abandonné l'élevage taurin. Cherchant aussi à s'affranchir de la tutelle de leurs chefs, ils abandonnèrent peu à peu le taurin comme unité de dot⁵.

De même que les Pape, les Kolbila perdirent leurs derniers taurins dans les années cinquante.

L'avenir du taurin dans la région se joue en pays dowayo. Les Dowayo ne semblent pas s'engager dans un processus de remplacement du taurin par le zébu, comme c'est le cas chez les Bana. L'hypothèse la plus probable est celle d'une disparition pure et simple à court terme. À moins qu'un certain nombre d'indices de changement, constatés chez les Dowayo Marke et Niyore, ne soient annonciateurs d'une nouvelle forme d'élevage taurin. Il conviendrait alors que se multiplient les exemples d'éleveurs musulmans ou chrétiens qui, rompant avec la tradition, élèvent un taurin libéré de toute charge rituelle.

⁴ À Gompou, le chef Gaba, plus connu sous son surnom de Sarkin Saanu (titre donné chez les Peuls au notable responsable des éleveurs) en raison de la taille de ses troupeaux, aurait possédé 450 têtes dans les années quarante. Il les parquait dans deux corrals, dont l'un, situé sur l'ancien site de Gompou, est un ovale de 20 m sur 11,5 m, entouré d'un mur de pierres parfois haut de deux mètres.

⁵ Il fut remplacé par du numéraire, les rouleaux de *gabak* et de *wosa* (tapis) étant maintenus.

Les taurins de l'Ouest

Dans l'Ouest, plus précisément en pays bamileke et dans le Bamenda voisin, les troupeaux ont pu jouer des rôles importants avant d'être réduits à une valeur symbolique du pouvoir des chefferies et, peu à peu, à disparaître.

BOU TRAIS (1998) émet la double hypothèse de l'existence d'un fonds ancien de taurins sur ces hautes terres de l'Ouest, qui renvoie à une aire de dispersion jadis développée au Nigeria (BLENCH, 1998), et de l'association étroite du troupeau avec la chefferie. WARNIER (1985 : 35) résume cette fonction pour le Bamenda :

« Les vaches naines d'une variété à cornes courtes, sans bosse, résistantes à la trypanosomiase, étaient presque partout l'objet d'un monopole royal. Chaque *fon* essayait d'entretenir un troupeau de cent ou deux cents têtes au plus, qui pâturait en divagation sur le territoire du village. Ces animaux ne faisaient pas l'objet d'un commerce. Les *fon* en abattaient plusieurs dans les grandes occasions, en particulier au moment de la fête annuelle de la saison sèche. Les cornes servaient de cornes à boire aux membres des lignages royaux, et constituaient un signe de leur statut. »

La vache est partie intégrante des institutions palatiales et, au-delà, d'un ensemble de traits économiques anciens partagés avec des zones plus septentrionales, comme la culture des sorghos (*Sorghum guineense*, *Sorghum bicolor...*), de *Pennisetum* sp. et d'autres cultures comme celles de *Solenostemon rotundifolia* et *Plectranthus esculentus...*

À Mankon, pendant la fête annuelle qui marquait la fin des moissons de sorgho, le chef recevait les dons des lignages et « [...] en contre-don, abattait plusieurs vaches naines du troupeau royal [...] » (WARNIER, 1985 : 221).

Avec l'introduction des zébus dans les troupeaux en pays bamileke apparut le bouvier. Auparavant un notable, aidé de serviteurs, était chargé de surveiller l'enclos et les clôtures, et de capturer les bœufs. Les bêtes étaient le plus souvent abattues lors des grands travaux de réfection des toitures des grandes unités d'habitations de la chefferie, et pour les funérailles des princes⁶. Il en était de même à Bansa, Basosia, Fandjomekwet...

⁶ « Il [le chef de Bangoua] faisait également tuer des bœufs et des moutons, qu'il était le seul à pouvoir posséder, pour nourrir la population lors de la grande danse du *nzu'* (célébration des funérailles des chefs et mères de chef), recevoir les étrangers de marque, et honorer la naissance de jumeaux. » (PRADELLES DE LATOUR, 1991 : 172).

En pays bamileke le bocage, composé de haies de *Ficus* spp., *Markamia lutea*, *Dracaena arborea*, *Datura stramonium*, *Hymenodyction floribundum...* palissées de rachis de raphia, pouvait à l'origine se concevoir comme la réponse à une circulation du bétail, bovins et petits ruminants, et comme un système défensif et anti-érosif très efficace. Le pâturage sur les hauteurs, au-dessus de la chefferie, était réservé à ses taurins, qui empruntaient la voie centrale aux haies particulièrement soignées et que l'on franchissait à l'aide d'échaliers. Un grand nombre de chefferies étaient

composées sur ce modèle : raphiale de bas-fond, champs enserrés dans un bocage plus ou moins dense sur les pentes, pâturages sur les sommets. On retrouvait ce bocage plus à l'ouest encore dans les grandes chefferies de Bafut, Mankon, Nkwen, Bambwi...

Les taurins étaient la propriété des chefs, plus rarement celle d'un grand notable⁷. Ils se regroupaient en un seul troupeau sous l'autorité du *fon*. Ce bien ne circulait pas entre les chefferies. Les bêtes étaient parquées dans des enclos particuliers entourés de piquets vifs, auxquels des éclisses de raphia étaient attachées par des liens protecteurs (dont certaines dioscoreacées). On y disposait du sel pour appâter le bétail et le fixer. Ces animaux étaient naturellement soustraits à toute transaction commerciale⁸.

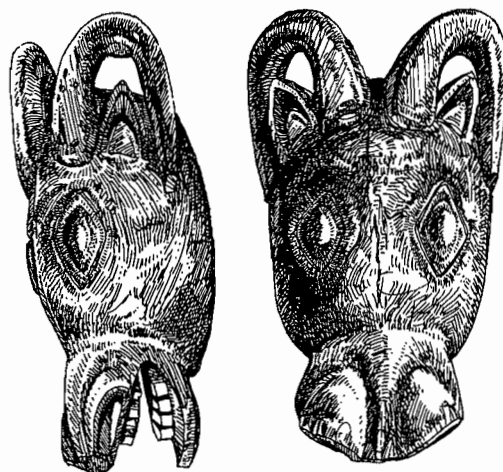
Dans de nombreuses chefferies, on donnait comme nom de louange à la première femme du chef celui de « la femme des bœufs » et aux filles du chef celui de « filles des bœufs ». Une grande partie des masques de chefferie, parmi les plus anciens et les plus sacrés, empruntaient la forme de tête de bovins ou de buffles (NOTUE, 1990). Ces masques étaient sortis pour des rites agraires, funéraires ou initiatiques. Plus précisément, HARTER (1986 : 45) signale que « chez les Bamileke, en dehors de nombreux masques faciaux anthropomorphes à cornes, d'un grade de la société Ku n'gan, les masques de bovidés sont rares, en général uniques dans les chefferies et réservés au notable représentant le *fon* pendant la danse *ngou* ».

Les cornes de taurin revêtaient dans la hiérarchie sociale une grande importance, partout soulignée. Même actuellement, les statuettes de chefs de terre cuite, fabriquées artisanalement les représentent assis,

⁷ À Bambwi, WARNIER (1985 : 289) signale le cas d'un quidam qui avait acheté le privilège de posséder des bœufs.

⁸ THILLARD (1920 : 178), ignorant la vocation des troupeaux bamileke, signale que dans l'Ouest « il est difficile de se procurer ces bœufs qui ne sont point encore entrés dans le commerce de la boucherie locale, les uns à cause de leur éloignement, les autres à cause de leur petit nombre. À Bana, le troupeau de Baméka (40 têtes) est remarquable par cette absence de bosse ».

Masques
de taurins
bamileke.



⁹ À Nogso et Basosia, seuls les grands notables et les femmes âgées du chef pouvaient boire dans ces cornes. À Bamugum, les grands notables buvaient dans les cornes de droite, et les notables mineurs dans celles de gauche. À Bansa, la corne de taurin (*ntu hong*) utilisée pour boire le vin de raphia, toujours tenue dans la main droite, n'appartenait qu'aux notables qui devaient, lors des forums, l'avoir sur eux. Lorsqu'on voulait en faire hériter son fils, on devait organiser une cérémonie... À Mankon, enfin, on achetait le droit de boire dans des cornes de vaches naines (WARNIER, 1985 : 221).

une corne à boire dans la main droite⁹. Si dans quelques rares chefferies, comme à Bambwi, les cornes de taurin et de buffle étaient banalisées, elles demeuraient partout ailleurs réservées au lignage royal et à certains notables.

Le cheptel des hautes terres de l'Ouest survécut aux conflits entre chefferies, aux guerres menées par les Tchamba, qui ravagèrent la région par des raids dévastateurs. Il est attesté que leurs razzias visaient les troupeaux de taurins sur les hauts plateaux (CHILVER et KABERRY, 1966). Les Tchamba auraient été montés sur un poney, qui connut sur ces hautes terres une existence éphémère et dont on ne retrouve nulle trace.

Après les Tchamba suivirent les chevauchées en profondeur des Fulbe du lamidat de Banyo. Puis, au début du siècle, la période de la colonisation allemande, avec les réquisitions, les confiscations de troupeaux des chefs insoumis, dut affaiblir cet élevage. Toutefois, tous les informateurs s'accordent à dire que c'est pendant les troubles du passage à l'Indépendance que les derniers grands troupeaux disparurent. Bansa et Basosia auraient perdu les leurs vers 1958, sous les coups de mains du « maquis ». À Fotui, en 1960, le chef prit les devants sur les maquisards et préféra abattre le troupeau, d'une soixantaine de têtes, et distribuer la viande à ses gens. À Balum, où les taurins étaient au nombre de 38 en 1960, c'est l'armée française qui aurait réquisitionné la plus grosse partie du troupeau.

À Bamugum, le troupeau de près de 250 têtes fut également décimé pendant cette époque troublée. Actuellement, quelques taurins à robe noire et blanche, très courts sur pattes, prompts à disparaître dans les fourrés, y vivent un peu comme des suidés, fréquentant l'arrière des cases des femmes et s'alimentant des résidus domestiques. L'ancien sommet de la colline qui leur fut réservé a été récupéré par le marché, et ses approches ont été mises en cultures.

Les terroirs bamileke deviennent des espaces de plus en plus saturés, qui laissent bien peu de place à la divagation des taurins. À Mbeso Takumgang et Mbeso Ngelo, les troupeaux ont disparu devant le recul des pâtures, peu à peu remplacées par les champs des femmes. Les emblavures se développent sur les parties supérieures des versants, comme en témoignent les conflits qui se multiplient entre cultivatrices et éleveurs mbororo dans l'Ouest (CHILVER, 1987). Depuis quelques décennies, les pâturages d'altitude sont exploités par les troupeaux des Mbororo. Cette irruption du zébu a précipité le déclin du taurin : les chefs bamileke peuvent recevoir du bétail des Mbororo en contrepartie des droits de pacage. Ils leur confient aussi leurs troupeaux en gardiennage.

Comme le souligne BOUTRAIS (1998), ce cheptel subit le déclin des chefferies, dont il était un des attributs les plus marquants. À la fin des années cinquante, le pays bamileke connut des troubles à la suite de l'action d'une formation politique marxisante, l'UPC. Un grand nombre de chefferies, accusées de collaborer avec l'administration coloniale et le nouveau pouvoir qui se mettait en place, brûlèrent. Les vieux conflits réapparurent entre les grandes chefferies et les chefferies subalternes, entre nantis et paysans « étrangers » sans terres. Lorsque la paix revint, l'ordre ancien ne put refaire surface. Les chefs avaient perdu le droit sur la terre, ceux de mobiliser la population pour des corvées, de régler les alliances matrimoniales... L'autorité des chefs n'est plus suffisante pour tenir tête aux paysans qui dénoncent les dégâts commis par les troupeaux. En outre, l'arsenal de sociétés secrètes et de rituels consommateurs de bovins sur lequel elle reposait n'existe plus. Les chefs sont maintenant concurrencés par les « élites », commerçants et fonctionnaires. Les fonctions des notables liées à la chefferie et tout le cérémonial qui entoure celle-ci sont en recul. On voit mal comment les troupeaux de taurins des chefferies pourraient se reconstituer et y reprendre leur place.

Sous réserve des données issues de l'archéologie, les aires de peuplement d'agro-éleveurs de taurins les plus anciennement connues par le biais des traditions orales se situeraient dans le bassin du lac Tchad, sur la rive orientale du Chari, au Baguirmi¹⁰. Or, une grande partie des sociétés du Nord-Cameroun se réfèrent quant à leur origine au Baguirmi. On peut émettre l'hypothèse d'un report de ces élevages des rives du Chari à celles du Logone, puis du Logone aux monts Mandara. Le déroulement de ces migrations a naturellement dû être plus complexe, les taurins ayant pu se diffuser sans les hommes, et les courants migratoires n'étant souvent que des mouvements très anastomosés.

Dans cette hypothèse, les taurins décrits dans leurs sanctuaires des monts Mandara et de la région de Poli, située plus au sud, ne sont peut-être pas issus de proto-aires d'élevage très différenciées. Au XVI^e siècle, avant la formation du royaume du Baguirmi, les cités de la rive droite du Chari pouvaient représenter l'une de ces aires. On y élevait des taurins sans bosse, comme dans certaines cités sao (GAUTHIER, 1998) à des époques indéterminées. Lors de guerres contre Massenya (capitale du Baguirmi) ou lors de conflits internes, certains éléments de la population passèrent le

Les anciennes zones d'extension des taurins

¹⁰ Le Baguirmi est un royaume constitué au XVI^e siècle par le mélange d'éléments de peuplement kuka venus de l'Est avec des populations autochtones qui vivaient en cités, aux côtés de groupes peuls. Il connut son apogée au XVIII^e siècle, avec l'assimilation des populations de la rive orientale du Chari.

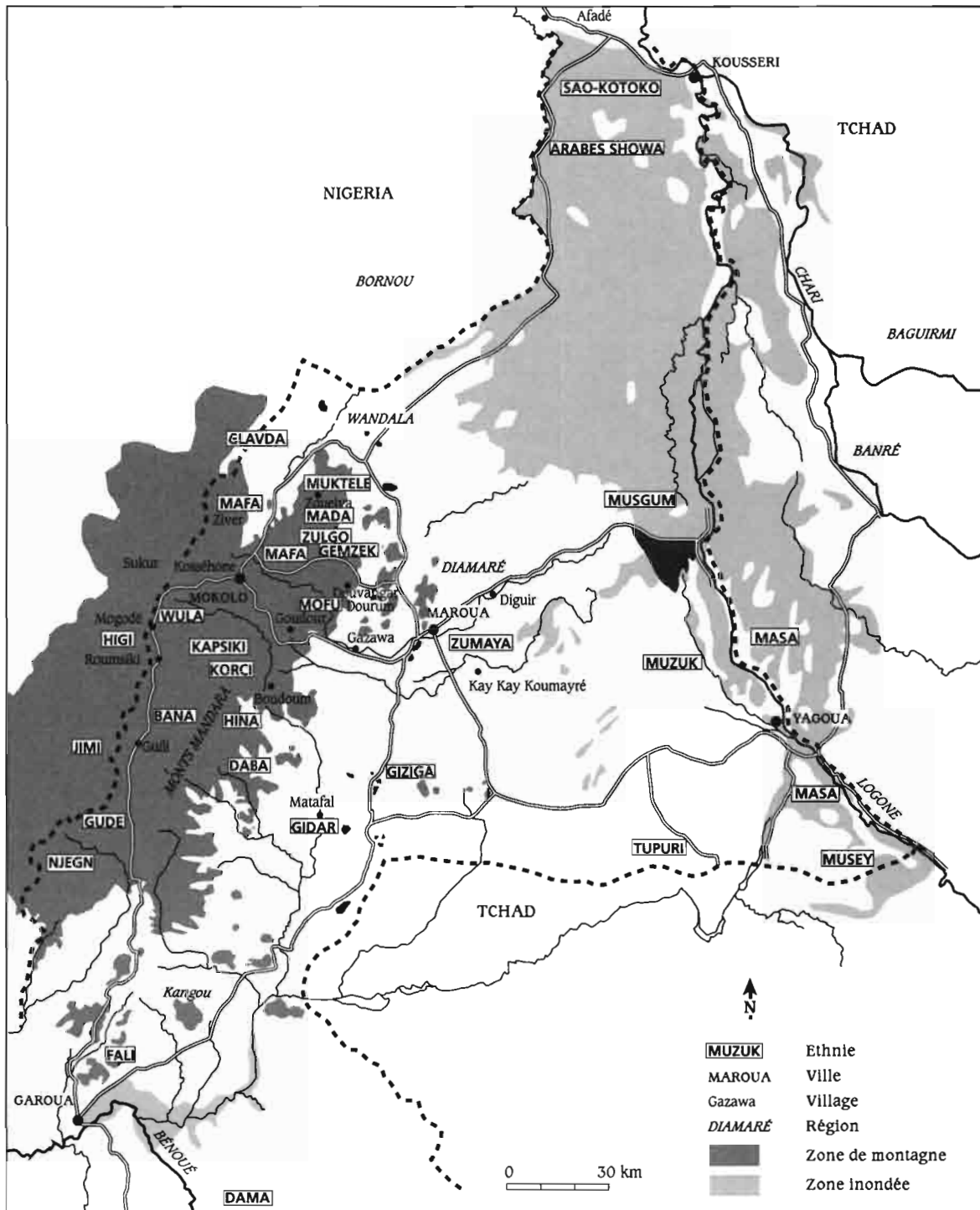


Fig. 2 — Carte de situation.

fleuve, avec du bétail, des taurins, puis des métis taurins-zébus¹¹. Ces éléments contribuèrent à former sur le Logone les paléo-Musgum et les paléo-Masa.

Des plaines d'inondation du Logone, première étape, vont partir, toujours vers l'ouest, des groupes plus ou moins organisés qui poussent leurs taurins devant eux. Les traditions orales du pays gudur, à la porte des monts Mandara, ont retenu ces passages. Les monts Mandara formeront une zone où le taurin sera très présent.

Ces mouvements de populations n'ont sans doute pas introduit le taurin dans cette zone : ils ont emprunté un couloir de circulation pour les hommes et les bovins qui a fonctionné du nord-est vers le sud-ouest, durant des siècles, sans contre-courant notoire.

Toujours issues de la rive droite du Chari, d'autres populations vont glisser, par paliers, sur une latitude plus méridionale, vers la Bénoué, et contribueront à former les paléo-Duru, les paléo-Dama, les Paléo-Dowayo. Sur la haute Bénoué va se constituer un vaste ensemble marqué par la présence du taurin (xvi^e-xvii^e siècle). Cet ensemble communiquait probablement avec les élevages des monts Mandara méridionaux et avec ceux de l'Adamaoua, étant donné l'existence des vastes encadrements politico-religieux du royaume du Korarafa, centré sur la moyenne Bénoué (ELDRIDGE, 1978), et des principautés mbum, qui débordaient l'Adamaoua.

Il ne s'agit nullement d'établir une filiation de l'ensemble de ces élevages, mais on peut suggérer qu'au cours de ces multiples mouvements de peuplement accompagnés de bétail, les « résidus » d'élevage de taurins — aujourd'hui éloignés les uns des autres — ont pu, à des périodes non synchrones, occuper les mêmes espaces. Ces anciens foyers d'élevage, en plaine, s'inscrivaient à des latitudes sensiblement supérieures à ce qui est actuellement.

On ne peut, dans l'état actuel des connaissances archéologiques, situer les aires de peuplement dans une chronologie.

Ainsi dans le nord du Cameroun, on trouve bien peu de régions où la présence de taurins, à des époques souvent malaisément déterminables, n'ait été attestée. Mais au taurin peut se substituer un autre animal, le zébu ou le cheval. Sa disparition n'est jamais un événement socio-économique neutre, elle sanctionne la fin de types d'encadrement politique et de modes d'occupation de l'espace associés à l'animal. Nous chercherons dans cette partie à décrire l'évolution suivie par certains groupes qui ont possédé des taurins, certains assurant une forme d'héritage, et d'autres s'en détournant radicalement.

¹¹ Les informateurs baguirmiens, descendants de cités de la rive droite du Chari, décrivent le bétail des cités pré-baguirmiennes comme constitué de taurins, sans ambiguïté aucune. (SEIGNOBOS, 1986 a ; 1981)

Les plaines du Logone et du Diamaré

Au ^{xvii}e siècle, les paléo-Musgum et paléo-Masa possédaient des taurins dans leurs fortins de terre (*ngulmung*). Ainsi, la vache masa (*put masada*) que nous connaissons actuellement ne serait-elle qu'un taurin métissé de zébu arabe showa¹² ou fellata, et non un zébu dont le format réduit serait dû aux contraintes d'une vie sédentaire. Toutefois, le passage du taurin à un métis taurin-zébu, qui prit rapidement l'allure d'un petit zébu, a sanctionné toute une mutation ethnique.

¹² Le passage à bétail se dit en musgum *darba tlay*, de *darb*, route, en arabe, et de *tlay*, vache, en musgum. Cet indice accrédite certaines traditions orales qui se rapportent à ce métissage (Henri Tourneux, linguiste, comm. pers.).

Les rapports avec l'animal ont changé. Avant, le bétail était concentré entre les mains des détenteurs de l'autorité et certains *ngulmung* étaient même utilisés comme de simples corrals. Le fait qu'il devienne un bien accessible à tous implique qu'il est géré d'une tout autre manière. La vache se fait unité dotale exclusive. Le bovin s'éloigne des rituels, du religieux. On n'enterre plus dans sa peau, toutefois on abat toujours une vieille vache



Troupeau de *put masada*,
au nord de Yagoua.

ou un taureau pour des funérailles. La *put masada*, dont on continue de louer l'aptitude au vêlage, est préférée au zébu peul pour le règlement des dots. On continue à pratiquer assidûment le système du *golla*, ou prêt de bétail. Les rapports vaches-petit bétail restent les mêmes que dans le cas du taurin, un bovin équivaut à dix chèvres — qui sont aussi l'objet de prêts.

Ce nouvel animal ne donne plus de suif, mais du lait. La vache laitière est valorisée, on la soigne, on la détique, on lui place des attelles en cas de fracture... À la manière des pasteurs fulbe et arabes showa, on dépose parfois un leurre auprès d'elle lors de la perte d'un veau, on attache des muselières d'épines de *Balanites* sur le museau des veaux que l'on veut sevrer. La nuit, le bétail rejoint la case de l'homme où le lit est en position centrale. Cette intimité avec le bovin est inconnue des élevages de taurins. Il déambule sur les éteules et il est partie prenante de la combinaison agraire en favorisant un vaste parc à *Faidherbia albida*.



Traite
chez les Masa
Bugudum.



**Veaux masa portant
des museroles d'épines
de *Balanites aegyptiaca*.**

Pendant la saison sèche, les hommes masa vont s'adonner aux cures de lait, ou *gurna*. Ce terme désigne à la fois l'institution et l'individu qui y participe. Le *gurna* a fortement structuré les sociétés qui l'ont adopté : Masa, Wina, Gisey et Tupuri. Les *gurna* se gavent de lait et de boules de sorgho rouge, ce qui entraîne une remise en condition physique avant l'époque des cultures. Ils suivent un entraînement à la lutte — jadis au combat. Une partie des vaches lactantes sont installées dans les corrals des *gurna*, chacun des propriétaires construisant un abri sur les bords de la clôture d'épineux. Le *gurna* comprend un chef, son aide, et des « soldats ». Il crée une organisation parallèle à celle du village avec son mode de vie et ses règles. Les *gurna* animent toute la vie sociale, en participant aux fêtes et aux cérémonies de levée de deuil. Les jeunes Masa et Tupuri pratiquent leur premier *gurna* avec des chèvres, à côté du *gurna* des adultes. Bien que Masa et Tupuri se disent attachés à cette institution, le *gurna*, peu apprécié des missions, et qui s'intègre mal dans le temps scolaire, est partout en recul.

Les anciens groupes païens à l'ouest du pays masa, dont le plus important, celui des Zumaya, a été assimilé par les Peuls après leur conquête, ont possédé des taurins¹³. Des métis stabilisés de taurins-zébus sont demeurés longtemps cantonnés dans quelques régions du pays zumaya, à Diguir, Kaykay Koumayré... et auprès de certaines colonies zumaya, comme à Yam Djimdjimré, au sud de Balda.

D'autres groupes de plaines, les Giziga et les Gidar, ont également élevé des taurins. STRUMPELL (1912 : 64) rapporte une tradition orale peule sur la prise de Marva (qui deviendra Maroua) à la fin du XVIII^e siècle : « La victoire sur les Païens doit avoir été complète : d'innombrables bêtes à cornes, de la petite race sans bosse, et des poneys tombèrent entre les mains des vainqueurs. » La situation particulière de Marva, chefferie giziga prédatrice, vassale du Wandala, permettait la coexistence d'un élevage de poneys et de taurins. Généralement, ces animaux étaient élevés indépendamment, car ils servaient des sociétés dissemblables, qui contrôlaient différemment leurs espaces (SEIGNOBOS, 1987). Mais dans la deuxième partie du XVIII^e siècle, sous la pression de leurs voisins de plaine déjà équipés de petits chevaux, les Gidar de Matafal, les Fali de Libé et les Hina ont peu à peu délaissé leur élevage de taurins pour l'élevage de poneys. Ils se muaient ainsi en prédateurs à l'encontre des groupes de piémont et des montagnes proches, le poney servant leurs activités de pillage. Les taurins se sont néanmoins maintenus jusqu'au début du XX^e siècle, gardés par des bergers montés à cheval. Ils étaient encore partie intégrante des prestations dotales, en particulier pour les filles des familles nobles, dont la mère avait déjà été dotée en taurins.

Leurs systèmes défensifs, avec une composante de haies de *Adenium obaesum*, que l'on retrouve en particulier à Midjivin, Lam, Kongkong..., canalisaient vers les pâturages de brousse quelques troupeaux de taurins.

Les populations des massifs de bordure des monts Mandara, à la latitude de Maroua, élevaient également des taurins. Les Mofu Wazang, Durum et Duvangar rapportent que leurs premiers « bœufs de case » étaient des taurins. Quant aux montagnards qui vivaient au sud de Goudour, de Mofou, Membeng, Boudoum¹⁴, Zidim... ils étaient appelés par les Fulbe *haa'be mbuujj* (« païens aux taurins »). Il faut signaler que seule la plaine du mayo Luti les sépare des Kapsiki. Durant la deuxième partie du XIX^e siècle, pris entre les attaques fulbe et les raids des Hina, ils perdirent leurs taurins.

¹³ Le dernier chef zumaya Bi Dagum se serait opposé à certains de ses notables qui voulaient remplacer leur « bœuf de la coutume », un taurin, par le zébu des Peuls Mawndin. Des informateurs zumaya citent à ce propos une anecdote : « Un Peul vantait les qualités laitières des zébus et disait que les jeunes enfants de Bi Dagum ne pouvaient se développer et grandir comme les Peuls car il n'y avait pas de vache digne de ce nom en pays zumaya. Ses dires furent rapportés à Bi Dagum qui ordonna de creuser un grand trou. Il convoqua tous les troupeaux peuls à Lamorde, fit traire les vaches et verser le lait dans le trou. Après quoi, il y fit jeter son plus jeune fils afin qu'il s'y baigne » (SEIGNOBOS, 1986 b).

Les monts Mandara septentrionaux

¹⁴ Boudoum, au pied de son massif, représentait encore dans les années quatre-vingt un site type d'agropasteurs avec un corral de pierres aux murs hauts et très épais, des rangées de *Euphorbia desmondi* encore en place...

BOUTRAIS (1973 : 131) soulève l'hypothèse d'un élevage bovin montagnard :

« Il n'est pas impossible que les montagnards aient associé autrefois l'élevage à l'agriculture d'une façon plus étroite qu'à présent. Mais en montagne ils auraient progressivement abandonné l'élevage au profit de l'agriculture, les conditions contraignantes des systèmes de culture montagnarde ne permettent pas d'y maintenir un gros élevage bovin. »

Les troupeaux ont en effet dû être placés en pâture libre sur les massifs, dans le cadre d'agrosystèmes fondés sur les éleusines, les petits mils, les niébés, *Solenostemon rotundifolia*, *Colocasia*, oseille de Guinée... avec des densités de peuplement bien plus faibles que de nos jours.

Dans les monts Mandara, le bovin est mentionné dans de nombreux mythes d'arrivée et de départ. Le clan Mandza, par exemple, qui peuple le massif-île de Mekeru, fut chassé de Douroum, car son ancêtre fondateur avait armé de fer les cornes de son taureau, qui tua, au cours d'un combat, celui de son frère aîné¹⁵. Il s'agissait indubitablement de taurins, plus vindicatifs que les zébus.

¹⁵ Ce récit est rapporté, sans que l'identité du bovin soit précisée, par VINCENT (1982 : 287).

Des agropasteurs installés sur le plateau à Wula, dans le prolongement du pays kapsiki, entamèrent une remontée par les plateaux inter-massifs, en direction du pays mada, jusqu'à Zuelva (fin du XVII^e siècle). Ils poussaient devant eux des bœufs de petite taille. Les Gemzek et les Zulgo auraient retenu le passage de gens accompagnés de nombreux troupeaux, à la recherche de points d'eau, et qui iront s'établir en pays mada, mieux pourvu¹⁶. Notons que la montée depuis les plaines d'agropasteurs accompagnés de taurins ne s'est pas effectuée uniquement sur le versant oriental, mais aussi du côté occidental.

¹⁶ À l'extrémité des monts Mandara étaient établis d'autres agropasteurs, les paléo-Glavda, auxquels ont succédé les Muktele et les Podokwo. Les bovins divaguent encore sur les terrasses, sous un parc assez fourni de *Faidherbia albida*. Le taurin n'y est plus attesté.

Un grand nombre de récits font état de la venue sur les massifs d'un héros fondateur à la recherche d'une vache ou d'un taureau qu'il retrouve généralement auprès de l'eau (Ziver, Gwile, Goudour...), à l'endroit où il s'établira. La nature du bovin est rarement précisée.

Dans la deuxième moitié du XVII^e siècle et pendant le XVIII^e, les densités humaines ne cessèrent d'augmenter sur la partie septentrionale de la chaîne des Mandara. Les agrosystèmes furent progressivement dominés par les sorghos, une sélection d'écotypes des lithosols, cultivés sans jachère. Dans les massifs les plus enclavés, chez les Mafa, le bétail fut parqué dans des pâtures encloses, reliées entre elles par des chemins bordés. Les pâtures encloses sur les massifs de Magoumaz, Ziver, Oupay... se situaient au fond de cuvettes, protégeant un séane (puits en entonnoir) aménagé ou une portion de cours d'eau. Les clôtures étaient souvent une

combinaison de pierres, d'euphorbiacées, de *Commiphora africana* et de *Acacia ataxantha*.... Ces espaces fermés permettaient au bétail de s'abreuver et de se reproduire. Ils constituaient également un lieu sacré que les étrangers ne pouvaient fouler (SEIGNOBOS, 1983 ; 1988). On peut retrouver des pâtures encloses sur d'autres massifs, comme à Douvangar.

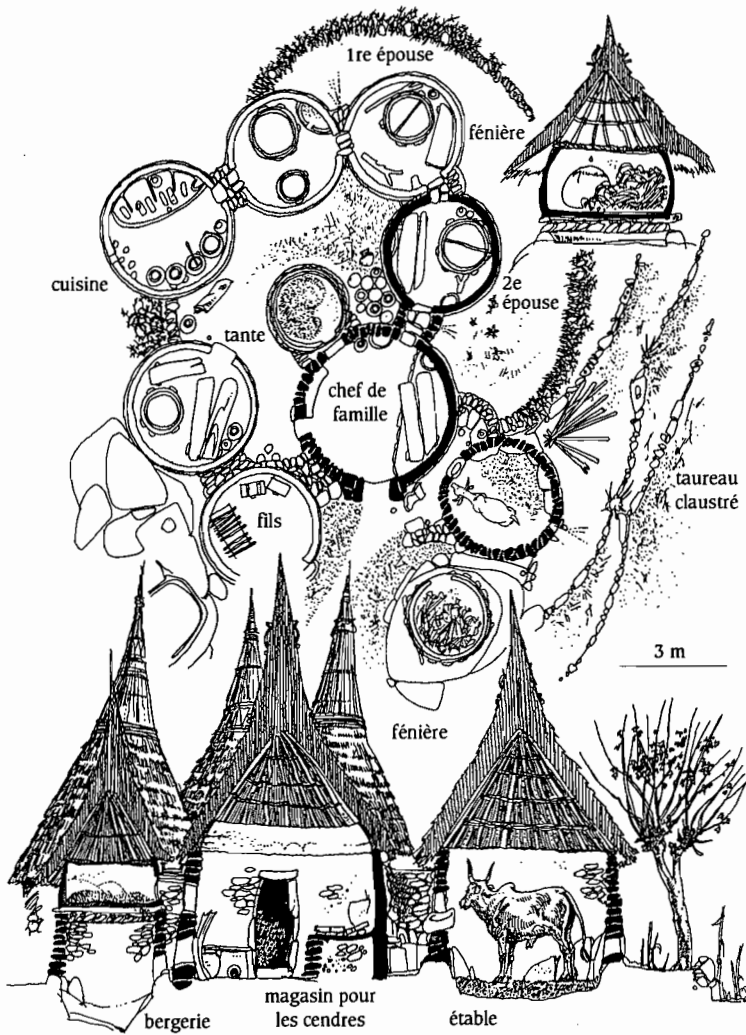
Ce réseau de chemins bordés permettait également au bétail de gagner les pâturages de piémont. L'accroissement de l'insécurité sur ces piémonts à la suite d'attaques venues de la plaine, via le royaume du Wandala et ses relais, puis les lamidats peuls, allait limiter les divagations du bétail.

Les charges de peuplement devenant de plus en plus lourdes — actuellement sur certains massifs, elles dépassent 250 hab./km² —, les bovins furent alors enfermés dans une case, leur maintien passant par une sublimation par le religieux : c'est ainsi que le « bœuf du *maray* » fut enfermé, sorti et égorgé pour la fête du massif, selon un cycle biennal, triennal ou quadriennal. Les années d'épidémies, en particulier de variole, la fête du *maray* est suspendue et reportée à l'année suivante. Elle sert toujours à ranimer les alliances par des dons de viande échangés dans l'ensemble du massif.

Mais ces massifs enclavés, isolés des zones d'approvisionnement en taurins, ne possédant pas de stocks d'animaux suffisants, durent se tourner vers de nouveaux arrivants, les Peuls, et vers le zébu. C'est ainsi qu'en passant du taurin au zébu, ces sociétés montagnardes ont préservé les fondements de leurs rituels. Si bien que lors de la fête du massif, où le « bœuf du *maray* » — un zébu — est sacrifié, on retrouve par bien des traits les qualités du taurin original.

Pour mener à bien le rituel, le choix d'un taurillon entier, âgé de deux à trois ans, est un impératif. La robe, en revanche, a peu d'importance, excepté sur certains massifs mafa où la robe noire est réservée aux forgerons, qui forment caste. Les cornes en coupe basse sont recherchées, de même que des bêtes à cornes flottantes (*wijaaye* en fulfulde) prises parmi les petits zébus peuls appelés par l'administration « poulfouli ». On refuse les zébus à robe rouge, « mbororodji », trop « peuls ». Depuis peu, la bosse est recherchée, et c'est sur elle que l'on répand la farine de mil au moment de la sortie de l'animal. Jadis, la durée de claustration ne devait pas être inférieure à deux ans, afin que l'animal demeure suffisamment longtemps à proximité des mânes des ancêtres et acquière la graisse nécessaire. Dans les années quatre-vingt, 25 % à 35 % des concessions de montagne (chez les Mafa et les Mofu) disposent d'un bœuf de case, rarement de deux. Quant au bétail libre, il ne représente que 10 % à 15 % des effectifs bovins.

La fête du maray



Les activités d'élevage dans une habitation mafa occupent plusieurs unités architecturales très spécifiques. L'étable du bœuf du *maray* et la chèvrerie sont toutes deux surcreusées car le bétail est maintenu claustré, plus d'une année pour le bovin et à chaque saison des pluies pour les petits ruminants. La chèvrerie est au cœur de l'habitation et l'étable est située contre la case d'entrée occupée par le chef de famille. La fènière, isolée sur un liseré de pierres, domine généralement l'ensemble des bâtiments et permet de les surveiller.

Les animaux claustrés sont placés dans des étables circulaires de moins de 2,50 m de diamètre en moyenne (*gilding* en mofu nord), surcreusées de 45 à 50 cm, avec un mur de 1,70 m de hauteur. Pour monter une étable il fallait jadis, chez les Mofu, prélever des pierres sur d'anciennes étables ayant appartenu à des gens de même lignage. Le « bœuf de case » est tenu à l'abri de la lumière et surtout des regards (la toiture est parfois truffée de charmes « contre les yeux des gens », *sek ma ndaw*). L'ouverture, constituée d'une lucarne où s'encastre une auge, est tournée vers l'intérieur de la concession, près de la porte, à moins qu'elle ne

**Bœuf de case
chez les Mofu
de Wazang.**



s'abouche à la case-vestibule. À l'arrière, une à deux ouvertures, sortes de goulottes au bas du mur, permettent d'extraire le fumier et de curer l'étable.

Chefs et notables confient très souvent les taureaux de *maray* à des « éleveurs ». Jadis, chez les Mofu, on ne pouvait les remettre à des ressortissants d'un autre clan. Si tel était le cas, lors de la fête, l'animal devait être ramené par un parent — qui recevait les louanges, « l'éleveur » restant en retrait. Aucune louange n'est adressée directement à l'éleveur, mais il reçoit néanmoins sa part de viande. Le chef choisit encore ses « éleveurs » parmi ceux qui manifestent une bonne connaissance des fourrages, des protections occultes et qui disposent sur leurs champs d'un certain nombre de pieds de *Faidherbia albida*. L'alimentation du *maray* obéissait autrefois à de savants dosages d'herbes¹⁷, de feuilles, de tiges de mil, de fanes de niébés et d'arachides, de drèches fraîches ou sèches qui, d'un point de vue bromatologique, répondaient aux normes d'embouche intensive. Dans certains massifs enclavés, les murs des terrasses supportaient une véritable culture de graminées. Ce fourrage subissait deux à trois coupes annuelles pour nourrir les animaux claustrés. Les grands éleveurs possédaient leurs recettes : chenilles de sphinx, farines de mil en barbotage. Avant l'abatage, on arrête l'alimentation en herbe pour ne donner que des résidus de « boule ». Aujourd'hui, la difficulté d'alimentation en eau, la raréfaction des stocks fourragers, l'école, qui soustrait une partie de la main-d'œuvre,

¹⁷ Le choix de l'herbe pour le *maray* est vaste : *Digitaria ciliaris*, *Andropogon gayanus*, *Eleusine indica*, *Dactyloctenium aegyptium*, *Echinochloa colona*, *Chloris pilosa*, *Alysicarpus rugosus*, *Panicum anabaptistum*... sans oublier les feuilles de *Faidherbia albida*, *Stereospermum kunthianum*, *Ficus* spp., *Khaya senegalensis*...

font reculer cette embouche. Cet élevage fait alors alterner des périodes de claustration et des sorties. La viande est aussi, pour une majorité de familles, partiellement ou totalement commercialisée.

Le chef se doit de protéger ses « éleveurs ». À sa sortie, le taureau passe sur une branche de *F. albida*, qu'il doit rompre. On dépose dans l'étable vide des épines, des feuilles de *Calotropis procera* avec un œuf cassé et du charbon de bois, afin d'éloigner les maléfices jusqu'à l'arrivée d'un prochain taureau. Ici encore, ce sont les charmes et les protections occultes qui ont la primauté. Quant à la pharmacopée administrée aux *maray*, elle est proche de celle destinée aux hommes.

Chez les Mofu, si le taureau du *maray* tombe malade, on le tue avant la date de la fête. On l'assomme après avoir pris soin de lui appliquer un canari sur la tête, on ne le saigne pas. On le remplacera alors par un bouc castré. Le bouc castré, *mazawal*, peut être engraisé comme un *maray*, on le tient enfermé pendant deux ans et on le nomme *Sla maray* (la vache du *maray*). Sa viande sera partagée, tout comme celle d'un *maray*, et elle irriguera les mêmes canaux d'alliances. Au début du siècle, il fallait encore que les bœufs du *maray* du chef de massif et ceux des aînés des lignages soient nés sur la montagne, ce qui explique le rôle des dernières pâtures encloses chez les Mofu. La fête du *maray* ne se tient pas la même année dans les différents massifs : cela permettait dans le passé d'échanger du bétail, car celui-ci pouvait fort bien totalement disparaître d'un massif au cours d'une famine.

Lorsque la fête du massif commence, le premier à sortir son *maray* est le chef de massif et dès le lendemain commence une hécatombe, qui peut se prolonger plusieurs jours. Avant 1960, on pouvait sacrifier de plusieurs dizaines à plusieurs centaines d'animaux, selon les massifs. Chez les Mofu Duvangar, le chef de massif clôturait le cycle par l'immolation d'un ultime taureau, dont les ossements étaient ensuite jetés hors du massif en signe de purification. Chez les Mafa, le nombre de taureaux de *maray* exécutés doit être pair, sans cela le chef de massif exécute un simulacre sur un leurre de bois représentant le dernier taureau sacrifié.

L'animal est sorti une première fois en pleine lumière, on juge de son embonpoint, et l'emboucheur est félicité. On terrasse le taureau avant qu'il ne réintègre l'étable, dont le mur a été en partie abattu. Puis les « lâcheurs du *maray* » conduisent le taureau sur le lieu du sacrifice. Chez les Mafa, ils vivent isolés jusqu'à la fin de la fête, ne touchent pas l'eau, ni pour se laver, ni pour boire (ils ne consomment que de la bière). Chez les Mofu Duvangar, lorsqu'on sort le taureau, on dispose sur lui des graminées (*Schizachyrium exile*, *mambuzway*) et on le met à terre sur une vannerie



tressée de la même graminée. Cette dernière apparaît dans tous les rituels de purification, au retour des deuils comme pour conjurer de mauvaises rencontres. De l'observation du comportement du taureau au moment du sacrifice (meuglements, couleur de l'œil...), on tire augure pour la famille.

Ces rituels complexes, qui varient selon les massifs, constituent le point culminant de la vie politique, sociale et religieuse des montagnards vécu à travers le *maray* (VINCENT, 1991 : vol. 1). La même diversité se retrouve dans le partage de la viande qui sera donnée aux membres de la famille, aux alliés et voisins. Ce partage minutieux rappelle la découpe du taureau sacrifié chez les éleveurs de taurins. Des morceaux, à connotation religieuse, sont reconnus nobles, d'autres profanes. Certains ont une destination obligatoire, alors que pour d'autres s'opère un choix. Chez les Zulgo par exemple, la langue va au chef, car c'est lui qui « crie les ordres » (GRAFFENRIED, 1984). Des chaînes de viandes, cœur, foie, entrailles... sont pour les aînés. Le cou et les parties génitales sont réservés au propriétaire. Tout est réglé pour conforter les alliances ou servir des rituels. Même les sabots sont conservés, comme *pars pro toto* pour certains sacrifices. Chez les Mofu Duvangar, les aînés de lignage envoient les côtes (*magaged*) au chef de massif en signe d'allégeance. Enfin, une partie de la viande est mise de côté, la graisse notamment, pour être séchée et stockée dans un silo spécial. La graisse est réduite en boulettes¹⁸ et l'année qui suit le *maray* est généralement appelée « l'année de la graisse ». La viande est conservée sous la forme de lanières séchées (*marza* chez les Mofu) pour être utilisée lors de multiples rituels tout au long des années suivantes. De la même façon, la viande de taurin, également séchée, sert d'ingrédient sacrificiel de base chez les Kapsiki, les Bana et les Dowayo.

Un certain nombre de traits touchant au *maray* peut renvoyer à l'origine première de l'animal sacrifié, un taurin¹⁹. La bête choisie est obligatoirement un taureau. Le *maray* revêt un aspect élitiste : il est pratiqué par les chefs de massifs, de quartiers, les aînés de lignages, les riches. Toutefois, dans le principe, n'importe quel chef de famille peut le réaliser. L'importance sociale de ce rituel est telle qu'il faut l'avoir célébré une fois dans sa vie pour attirer la considération et ne pas être pleuré, à sa mort, comme une femme. Chez les Mofu Duvangar, si un chef de famille est accusé d'une mauvaise action, les gens de son clan, viendront, peu avant la fête du *maray*, déposer chacun un tesson de poterie devant sa porte, pour lui interdire d'immoler son taureau, ce qui constitue une véritable expression d'ostracisme.

Dans le rituel du *maray*, le principe identificatoire homme-taurin est maintenu. Si en cours d'embouche le propriétaire du *maray* vient à mourir, son

¹⁸ Le zébu est utilisé, un peu à contre emploi, pour son suif. La bosse et la graisse des entrailles sont mélangées aux os et aux cartilages. Ils sont ensuite broyés ensemble, séchés dans la poche de l'estomac, réduits en boulettes, pour donner une matière grasse à longue conservation.

¹⁹ Les pierres pour le bétail sont encore présentes. Chez les Mofu de Wazang et de Mbokou, la pierre trouvée dans la panse d'un taureau *maray* est précieusement conservée. Considérée comme une « pierre de chance », elle sert à acquérir du bétail et à le protéger.

cadavre est habillé de la dépouille de l'animal. Les bras sont passés dans l'amorce de la peau des membres antérieurs, les jambes dans celle des membres postérieurs. Chez les Mafa, les cornes sont placées à hauteur des oreilles et prises dans des enroulements de cordes qui couvrent la tête. Chez certains Mofu, la tête du taureau coiffe celle de l'homme, qui est alors masquée lors de l'exposition du cadavre et du déplacement de l'habitation au tombeau.

Ainsi, dans cette partie du Nord-Cameroun, les Mafa, les Mofu, les Gemzek et les Zulgo, en célébrant le bœuf d'embouche sacrificiel et en passant sans hiatus du taurin au zébu, ont préservé les mêmes bases économiques et surtout rituelles.

Bénoué et Adamaoua

Dans le passé, l'élevage du taurin centré sur la haute Bénoué, entre la région de Rey et celle de Garoua (cf. fig. 1), communiquait vraisemblablement avec d'autres, situés plus en aval, jusque chez les Tiv.

BARTH (1860-1861), qui visite Yola en 1852, mentionne l'existence d'un taurin : « Il y a une variété locale de bœufs, une espèce tout à fait différente, ne dépassant pas trois pieds de haut et de couleur gris sombre, appelée "maturu". » Il ne précise toutefois pas si cette race est encore répandue sur les bords de la Bénoué, ou si elle ne perdure que vers les reliefs des Alantika...

Après sa dislocation progressive sous les coups des Bata venus de l'ouest, des Laka de l'est et enfin des Fulbe, l'aire d'élevage du taurin de la haute Bénoué a disparu. Les éleveurs de taurins se sont dispersés et ont gagné les reliefs : les Dowayo, les Duupa et les Pape au sud de la Bénoué, les Fali au nord.

Il y a peu de temps encore, les Fali qui occupaient les plateaux du Tinguelin possédaient des taurins. Ceux-ci étaient-ils encore très répandus au début du siècle ? Dans des rapports de tournée des administrateurs coloniaux en pays fali, la présence de gros bétail est souvent relevée, sans référence aux taurins. Toutefois, les sites défensifs dans lesquels ces bovins sont élevés ou du moins parqués inciteraient à penser qu'il s'agit sinon de taurins, du moins de métis taurins-zébus. Dans un rapport sur une tournée effectuée dans la région du massif du Tinguelin et celle du Kangou en mai 1925, le lieutenant Marchesseau note que des bœufs sont « confisqués » au cours d'opérations de police. Cela se passe à Ram, village perché, d'accès difficile, sur une « piste abrupte »... et dans les collines chaotiques du Kangou : « [...] les bœufs sont nombreux, beaucoup d'habitants en possèdent de cinq à dix », et de signaler qu'un Kirdi

du village de Sekanga est propriétaire de 30 bêtes à cornes (ANY/APA 11787/M). ELDRIDGE (1978 : 36) rapporte la disparition progressive du taurin :

« Car auparavant les Fali élevaient des bœufs sans bosse et aux cornes très courtes, et ceci durant leur séjour dans la plaine ainsi que lorsqu'ils gagnèrent la montagne. Ces bœufs ont disparu petit à petit au profit des bœufs introduits par les Fulbe. »

Chez les Fali de Ram, les ruines de *kukli nay* (corral) sont encore visibles, comme à Shobli. On relève sur les plateaux du Tinguélin la même disposition de corrals que chez les Dowayo, plutôt en palissade, avec des haies d'euphorbes. Fali et Dowayo partagent d'ailleurs la même aire architecturale (SEIGNOBOS, 1982).

La toponymie, qui recoupe l'appellation de certaines fractions fali, rend compte de cet élevage passé : villages de So Nayo (« eau-troupeau ») et de Gba Naey (« enclos-vache »). Les Fali appellent leurs vaches *nay mango*, du nom de leur ancienne désignation lorsqu'ils peuplaient la plaine, ou *nay ni gobri*, « vaches des gens de la montagne » (GAUTHIER, 1998).

À Kengi, colline située au sud de la Bénoué, la population fali et nyam-nyam élevait des *mbuuji* à l'arrivée des Peuls. Le troupeau était, comme chez les Dowayo, placé sous l'autorité d'un chef d'enclos, qui recevait des prêts de bétail. Toutefois, seuls les riches alimentaient la dot avec un ou deux taurins, l'essentiel étant réglé en rouleaux de *gabak*. Les cornes étaient précieusement conservées et sont encore montrées. On les utilisait comme cor et comme tabatière, ainsi que pour garder perles et étuis péniens.

Pour un certain nombre de clans fali, les mythes d'arrivée sur le Tinguélin font référence à une fuite de la plaine, où ils sont effrayés par le braiment d'un âne ou le hennissement d'un poney, ou encore, leurs troupeaux de taurins occasionnant trop de dégâts, les nouveaux venus sur les rives de la Bénoué, les Bata et les Gewe, les chassèrent.

Pendant tout le XIX^e siècle, les Fali vécurent une vie d'assiégés. Le manque de place pour la divagation des troupeaux entraîna une diminution des effectifs. Les derniers taurins auraient été consommés lors de la famine provoquée par les invasions acridiennes de 1930.

Les Duru de Mbé sont partis de la région de Rey²⁰, plus précisément de la montagne Kom, auprès de laquelle ils étaient établis et élevaient les taurins, au début du XIX^e siècle. DELCROIX (1937 : 44) « note en passant que les Foulbés ont conservé le souvenir d'avoir trouvé des bœufs de la petite espèce, sans bosse, dans les montagnes des Dourous, entre les rivières Bénoué et Faro ».

²⁰ THILLARD (1920 : 178) estimait que des troupeaux de la région de Rey Buba encore nombreux au début du siècle, avant la peste bovine de 1919, pouvaient être des métis taurins-zébus.

On retrouve des corrals de pierres (*sak nday*), de taille réduite et de facture assez médiocre sur les anciens sites de Mbé (Nzang Do), de Karna Manga, de Har... On peut également voir deux esquisses de parcs sur la montagne de Gounâ (*Kun na* : « la maison de la vache »), construits par les Pape, qui peuplent l'Hosséré Boulougoum proche.

Comme dans les principautés mbum, auxquelles ils furent jadis soumis, les chefs duru et leurs notables s'arrogeaient le droit de posséder des taurins. Aussi le bétail n'apparaissait-il pas dans les dots, qui se comptabilisaient en étalon-fer et en *gabak*. La peau n'était pas utilisée comme suaire, les bandelettes de *gabak* étant seules admises. Les Duru disent avoir perdu leurs taurins dans leur fuite devant les Peuls de Rey pour se réfugier dans la mouvance du lamidat de Ngaoundéré, héritier des principautés mbum, dont la tutelle fut jugée moins lourde.

Toutefois, avant la conquête peule, les Duru, comme leurs voisins de l'Est, les Mono et les Dama, étaient soumis aux attaques incessantes des Laka montés sur poneys. Pour mieux leur résister, ils adoptèrent à leur tour cet équidé qui devint ainsi l'objet d'un élevage privilégié, le taurin se limitant à être un attribut des gens de pouvoir. Il intervenait encore lors des circoncisions et pour les célébrations mortuaires des princes. Les derniers taurins duru ne survécurent pas à la peste bovine de 1919.

Les Mbum possédaient des taurins, mais, monopole régalien, pratiquement seuls les chefs (*belaka*), tels ceux de Ngaoundéré ou de Ngang Ha, avaient un troupeau. Le discours officiel peul le nie. DELCROIX (1937 : 46) s'en fait l'écho et affirme à propos des sources salines (*lawre*) que « les autochtones mboum ne s'en sont jamais occupés, n'ayant pas de bétail ». Pourtant, les traditions orales mbum (de Ngang Ha) insistent justement sur les *lawre* réservées aux troupeaux des *belaka*. Le *casus belli* dans la guerre avec les Fulbe fut constitué par un différend dans la région de Ngaoundéré sur l'accès à ces *lawre* et aux pâturages proches²¹. Les Fulbe auraient chassé à coups de flèches un troupeau de taurins du *belaka*.

Les Fulbe affirment que les bouviers d'Ardo Djobdi, fondateur du Ngaoundéré peul, auraient, au début du XIX^e siècle, inventorié ces sources salines si attractives pour le bétail. Il est certain qu'ils en firent, surtout pour le grand *lawre* près de la Vina, une exploitation méthodique, avec l'installation temporaire, chaque année, de dizaines et de dizaines de pirogues-abreuvoirs pour des milliers de têtes de bétail.

Pour BOUTRAIS (1978 : 47) :

« Plusieurs témoignages concordent pour affirmer que les Mboum du plateau de Ngaoundéré élevaient des taurins (*mbudji* en foulouldé) avant

²¹ ELDRIDGE (1978 : 275) signale le refus des Mbum de laisser paître les troupeaux d'Ardo Ndjibdi dans les pâturages du *lawre*, présentés comme une réserve cynégétique et de plantes salifères.

Dans ce récit, il n'est pas question de bétail mbum. Mais p. 264, il est mentionné que « autrefois les Mboum élevaient des bœufs sans bosse ainsi que des chevaux ».

l'arrivée des Foulbés. Ils ressemblaient probablement aux petits taurins dits Namchi dont il subsiste encore environ 2 000 têtes près de Poli. [...] D'après les renseignements obtenus, les Mboum n'accordaient guère de soins à leur bétail. [...] Les troupeaux se promenaient librement de jour, sans garde, comme on le voit aussi à Poli. Certains Mboum disent cependant qu'ils les enfermaient la nuit dans un enclos spécial. Les Mboum sacrifiaient leur bétail au moment des fêtes religieuses, surtout des décès. Il ne semble pas qu'ils lui assignaient d'autre fonction économique. Ce cheptel n'a jamais été important par ses effectifs [...]. On dit que les Mboum chassaient leurs animaux un peu à la façon de buffles. Ils n'étaient pas liés à leur bétail comme les Foulbés, avouent-ils maintenant. »

Sur les anciens oppidums occupés par les Mboum, on retrouve, bien sûr, la trace de corrals, comme à Niambaka. Une piste intéressante — à suivre toutefois avec prudence — serait la reconstitution de plan d'habitations de chefs des paléo-Duru, paléo-Dowayo et Mboum, qui auraient été élaborées dans le cadre du royaume du Korarafa. Il s'en dégage un schéma type, une sorte de proto-organisation : deux lignes opposées de constructions ouvertes sur une allée centrale avec, à une extrémité en contrebas, les bâtiments du chef, et à l'autre, un corral pour les taurins²².

L'omniprésence passée du taurin dans le nord du Cameroun et sa situation actuelle posent la question des raisons de son inexorable recul. Il disparaît des espaces ouverts des plaines puis des zones refuges inondables des bords du Logone. Sur les reliefs, il se maintient plus longtemps, mais depuis deux siècles ses aires d'élevage diminuent comme une peau de chagrin.

La disparition du taurin se rattache à deux types de causes : celles liées à des événements historiques, comme les attaques de conquérants montés sur des poneys, les guerres peules, les épidémies... ; des causes structurelles, dans la mesure où la nature même de cet élevage fait qu'il s'adapte mal à l'évolution économique et aux nouvelles normes sociales.

Les agropasteurs durent souvent se replier devant des groupes conquérants montés sur poneys, qui leur firent abandonner les plaines ouvertes pour des reliefs : c'est le cas par exemple des Fali, rejetés sur le Tinguélin par les Bata.

De même, des fractions giziga et gidar durent se barricader avec leurs taurins contre les massifs ruiniformes en avant des monts Mandara, devant les attaques des Wandala montés sur leurs chevaux barbes.

²² Les concessions des chefs mundang (à Léré) et mambay (à Katiao), marquées d'influences de la région de la Bénoué, reproduisent ce schéma : deux arcs de cellules d'habitations et de silos ici coalescents se font face, abritant les épouses, et, aux deux extrémités de ce plan oblong, à l'entrée, se trouvent les bâtiments du chef. À l'opposé, tourné vers la brousse et en situation légèrement plus élevée, le corral de pieux pour le bétail.

Les mécanismes du recul et de la disparition des taurins

Les causes liées aux accidents de l'histoire

Les guerres peules, qui se prolongèrent tout au long du XIX^e siècle, sont également cause de recul du taurin. Conduites pour asservir ou affaiblir les chefs païens, ou comme simples actions de rapine, elles entraînaient des prises de bétail. Le cheptel devenait objet de pillage autant qu'élément d'une stratégie tendant à écarter toute concurrence sur des pâturages convoités.

BOUTRAIS (1978 : 47) rapporte : « [...] après la conquête, les Foulbés confisquèrent le bétail des Mboum et l'abattirent pour laisser les pâturages libres à leurs troupeaux de zébus ou pour éviter les croisements avec cette race qu'ils méprisaient. Cette explication n'est pas invraisemblable. Les Foulbés razziaient de la même façon le bétail après chaque victoire remportée sur les "païens" du bassin de la Bénoué et des plaines du Logone. »

L'idée que les Peuls, désireux de garder le monopole de l'élevage, cherchèrent à l'éradiquer chez les *haa'be* se retrouve chez les administrateurs coloniaux. M. Léger, dans un rapport de tournée d'août 1933 (ANY/APA 11834/B) développe cette thèse :

« Presque toutes les affaires qui ont été évoquées au tribunal sont des affaires de vol de bétail, il paraît logique d'en conclure que les Kirdis manquent de cheptel, tant bovin que caprin. Il est évident que les amoncellements de rochers parmi lesquels ils vivent ne facilitent pas l'élevage, mais faut-il aussi se souvenir que les dominateurs fulbe, étant éleveurs par esprit de race, ne souhaitent pas que les Kirdis échappent à leur domination à ce point de vue : il faut donc amener les Kirdis à s'installer dans la plaine et à se constituer la possession de troupeaux. »

Il est improbable que les taurins raziés aient été incorporés aux troupeaux peuls, même après des pertes occasionnées par des épizooties. Les taurins étaient rapidement abattus, leur viande étant classée dans la catégorie du gibier. Toutefois, l'utilisation par les Peuls des *mbuuji* comme animal de boucherie est attestée dans certains lamidats. Ils constituaient parfois de petits troupeaux souvent issus de razzias ou de tributs. La frugalité et la robustesse du taurin font qu'il pouvait accompagner les pèlerins partant pour La Mecque. À Maroua, le lieu dit *jugga mbuuji* (« la mare du taurin »), à la confluence des mayo Ziling et Kaliao, ferait à la fois référence aux taurins qu'avaient possédés, avant même les Peuls, les Giziga, et à ceux amenés par un grand *moddibbo*²³ de Yola. *Moddibbo* Umaru Gurin, qui se rendait à la Mecque dans les années 1904-1905, séjourna un an à Maroua, où il fit grande impression par son savoir. Il emmenait avec lui un troupeau de taurins pris dans les monts Alantika. Il abattait des bêtes selon ses besoins et faisait sécher les lanières de viande que lui-même et sa suite consommeraient en cours de route.

²³ Titre religieux peul.

Si l'élevage taurin en plaine offre une grande vulnérabilité par sa divagation sur de vastes espaces avec un gardiennage minimal, des situations trop obsidionales ne favorisent pas non plus son développement. Le taurin a pu se maintenir dans des terroirs aménagés pour lui en bocage défensif. Ainsi, en dépit de son rôle économique mineur, il a contribué à façonner les paysages. Le repli sur les zones défensives entraîna toutefois un morcellement des aires d'élevage du taurin. Elles devaient par la suite éprouver de la difficulté pour se reconstituer après avoir subi de lourdes pertes causées par les razzias ou les épizooties.

PASSARGE (1989), qui traverse la Bénoué et l'Adamaoua en 1892, indique que « lorsqu'en 1890, la peste bovine anéantit la totalité du bétail, seuls les Bororo (encore peu nombreux) purent sauver leurs troupeaux en s'éloignant des villages pour se retirer en brousse, où ils n'eurent de contact avec personne ». Les taurins n'eurent pas la même chance, et subirent de lourdes pertes.

Durant la saison des pluies de 1919-1920, les épidémies reprirent et des foyers isolés persistèrent jusque vers 1926-1927. L'administration militaire de Garoua (ANY APA 12 346) estima à 40 % les pertes de bétail dans les plaines de la Bénoué. Cette deuxième vague de peste bovine fut précédée d'une épizootie de péripneumonie (1916/1918) (APA 11787/C) d'autant plus dévastatrice pour les cheptels dowayo, duupa, kolbila... que le taurin s'y montre plus sensible. Il est difficile d'établir une chronologie à partir des récits des chefs d'enclos dowayo par exemple, ce qui rend malaisée toute reconstitution.

Quant à la trypanosomose, les troupeaux pouvaient être localement touchés lors de certaines migrations, de changements de versant de montagne, de vallée ou de rive de fleuve... susceptibles de les exposer à de nouveaux types de glossines contre lesquelles ils n'étaient pas prémunis.

La confrontation taurin-zébu a également joué dans le recul du taurin : elle peut être favorable au second, bétail de grand format, aux capacités laitières supérieures, animal valorisé par son appartenance à la population conquérante et toujours dominante.

Le zébu est présenté comme un animal de l'islam, comparativement au taurin entaché de paganisme. Aussi, l'islamisation dans le Nord-Cameroun étant comprise comme une « foubéisation », garder des taurins dans son élevage, leur manifester de l'attachement reste suspect aux yeux des Peuls et des *mallum*. L'adoption du zébu et de toute une série de comportements zootechniques nouveaux accompagnent alors souvent ce processus de mutation ethnique.

Les causes historiques qui ont pu s'additionner pour chasser les taurins des plaines et les refouler dans des zones plus méridionales ou de replis défensifs demeurent insuffisantes pour expliquer sa quasi-disparition sur d'aussi vastes espaces.

Les causes structurelles

Les causes principales sont à rechercher dans la nature même de ces élevages. Les taurins peuvent être évincés par absence d'adéquation avec des changements économiques. Ils semblent difficilement survivre à de trop fortes densités (bords du Logone, monts Mandara septentrionaux, hautes terres de l'Ouest), comme si cet élevage semi-libre s'accommodait mal de ces nouvelles contraintes. Déjà peu intégré à l'agrosystème — pas de fumier, faible association avec un parc de *Faidherbia albida*, pas de participation à la traction animale — le taurin peut, en revanche, constituer une gêne pour les cultures et poser de graves problèmes de mise en défens, entraînant l'obligation de construire et d'entretenir des réseaux de haies. Ces contraintes ne sont pas acceptées en tant qu'acte agronomique, mais comme moyen de conserver le bien social le plus valorisé. Le taurin n'est toutefois pas irremplaçable dans ce rôle.

Une importante focalisation socio-économique sur les sorghos peut, comme nous l'avons signalé pour les Jimi, pousser à se dessaisir du taurin.

Mais ce sont moins les changements agronomiques et leurs conséquences dans l'aménagement du terroir qui condamnent le taurin que sa difficulté à s'adapter aux nouvelles normes sociales. La conséquence première en est son exclusion progressive du contenu dotal. Connoté fortement au niveau du social et du religieux, l'animal n'est pas un bien neutre, et son élevage ne se réduit pas à une simple composante économique. Cette trop grande imbrication socioculturelle ne supporte pas les mutations sociales ou ethniques : c'est ce que vit actuellement la société dowayo. En effet, par tous les acteurs qu'elle met en jeu, la circulation des taurins est complexe. La longueur des transactions sur lesquelles reposent les alliances entretenues par des paiements différés, des dons d'attente, favorise une véritable floraison du jeu social, recherchée précisément dans le passé. Ces mécanismes sociaux fonctionnent néanmoins au profit des aînés. Ce monopole sur les bovins peut être ouvert à tous les chefs de concession dans le cas des Kapsiki, ou être plus restrictif, comme chez les Dowayo, où le taurin est au service d'une gérontocratie s'appuyant sur les chefs de corral. Maîtres du jeu social et politique, ils bloquent toute velléité de vulgarisation de cet élevage.

Enfin dans l'Ouest, le fait que le bétail, attribut de la chefferie, lui soit exclusivement lié a institutionnalisé la non-prolifération des taurins.

Les deux derniers cas de figure (dans lesquels le taurin est au service d'un système gérontocratique ou de chefferie), qui sont les plus représentatifs de cet élevage, ne favorisent pas un développement de ses effectifs. Le taurin doit rester un bien rare et cher. Si les taurins furent très répandus géographiquement dans le passé, tout laisse à penser qu'ils ne furent, en revanche, jamais très nombreux. Ils n'ont sans doute jamais constitué de vastes troupeaux, à la façon de ceux des Fulbe et des Mbororo. Cette faible abondance abusa sans doute les premiers observateurs : de FROBENIUS (1987), qui parcourut le pays en 1911, à tous les administrateurs militaires et civils qui mentionnèrent les taurins, jusqu'aux premiers rapports des Services de l'élevage, comme celui du *Bulletin de l'Agence économique des territoires africains sous mandat* (mars 1928 : 67), qui décrit le « bœuf des fétichistes » comme « en voie de disparition ». Tous se font l'écho de la fin prochaine d'un élevage qui jadis aurait été plus développé.

L'association avec le pouvoir va fragiliser plus encore cet élevage, qui se trouvera mis à mal si le type d'encadrement politique qu'il sert est lui-même menacé. Ce fut le cas des Mbum au début du XIX^e siècle et, plus récemment, à la fin des années cinquante, celui du pays bamileke.

Lorsque les Fulbe, après avoir soumis les différentes principautés mbum, dispersèrent et liquidèrent les taurins de ces dernières, cet élevage ne fut pas pour autant accessible aux simples cultivateurs mbum. Les Fulbe conquérants reprirent à leur compte le monopole de l'élevage, avec le zébu²⁴, bétail toujours associé aux gens du pouvoir et qui faisait partie des schémas de pensée mbum.

De même, dans les chefferies bamileke et dans l'Ouest, on ne voit pas apparaître d'initiatives de la part des cultivateurs, même parmi les plus dynamiques, pour reprendre l'élevage du taurin, en dépit de situations parfois très favorables, à proximité de vastes pâturages, occupés aujourd'hui par les Mbororo.

Cet élevage, trop marqué, présente donc un handicap à toute solution de continuité sous d'autres formes. La vision figée du taurin, qui a focalisé les classes d'âges antérieures, fait que les jeunes n'ont pas les moyens, ni l'envie, de le reprendre à leur compte. Sa très forte valorisation sociale le place de toute évidence hors de prix, voire hors circuit commercial, et de plus, il véhicule un certain conservatisme. Par ailleurs, on innove rarement en matière d'élevage, on adopte plutôt un autre modèle.

²⁴ BOUTRAIS (1978 : 47) note :
« À l'époque de la domination peule absolue sur le plateau, au XIX^e siècle, les autochtones plus ou moins asservis n'avaient pas le droit de posséder des bovins. Le bétail était considéré comme le privilège des hommes libres. Dès qu'un cultivateur achetait un animal pour l'élever à son compte, les envoyés du lamido le lui enlevaient de force. Même les groupes autochtones comme les Mboum, plutôt vassaux que serviteurs des Foulbés, ne pouvaient prétendre à posséder des troupeaux. »

Conclusion

Pour le Cameroun, on peut avancer que lorsque l'élevage taurin est le privilège des seuls détenteurs d'autorité, une fois les chefferies marginalisées, reconverties ou abolies, il disparaît irrémédiablement, sans être remplacé (Ouest et pays bamileke).

Lorsque, en revanche, le taurin est suffisamment imbriqué dans le social, que l'accès à son élevage est ouvert à tous, et que les règlements des compensations matrimoniales passent par sa capitalisation et sa redistribution, s'il disparaît, le besoin de bovins est tel qu'il entraîne alors l'adoption d'un métis zébu-taurin (pays masa) ou du zébu (pays bana et kapsiki).

En pays dowayo, malgré sa place dans les prestations dotales, l'avenir du taurin est actuellement en suspens. Sa répartition plutôt « aristocratique » par l'entremise des chefs de corral et son immersion dans le religieux le placent à mi-chemin des deux cas de figure précédents. Incapables de trouver une solution, soit par substitution, en adoptant franchement le zébu, soit en changeant la nature des rapports entre la société et le taurin, les Dowayo tâtonnent, alors que les effectifs baissent de façon alarmante.

Références

- BARTH (H.), 1860-1861 — *Voyages et découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale pendant les années 1849 à 1855*. Paris, A. Bohné, trad. par P. Ithier, t. II, 237 p.
- BEAUVILAIN (A.), 1983 — Un élevage résiduel : les taurins du Nord-Cameroun. *Rev. de Géographie du Cameroun*. 4 (1) : 39-44.
- BLENCH (R. M.) *et al.*, 1992 — *West African dwarf shorthorn cattle in Nigeria : History, Distribution and Productivity*. 39 p.
- BLENCH (R. M.), 1998 — « Le West African Shorthorn au Nigeria. Histoire, répartition et productivité ». In Seignobos (C.) et Thys E.), éd. : 249-292.
- BOUTRAIS (J.), 1973 — *La colonisation des plaines par les montagnards du nord du Cameroun*. Paris, Orstom, coll. Trav. et Doc. 24, 277 p.
- BOUTRAIS (J.), 1978 — *Deux études sur l'élevage en zone tropicale humide (Cameroun)*. Paris, Orstom, coll. Trav. et Doc. 88, 194 p.
- BOUTRAIS (J.), 1995 — *Hautes terres d'élevage au Cameroun*. Paris, Orstom, coll. Études et thèses, 2 vol., 1 301 p.
- BOUTRAIS (J.), 1998 — « Les taurins de l'ouest du Cameroun ». In Seignobos (C.) et Thys (E.), éd. : 313-326.
- CHILVER (E. M.), 1987 — *Women cultivators, cows and cash crops : Phyllis Kaberry's women of the grassfields revisited*. Oxford University, Kaberry memorial, 38 p., *multigr.*
- CHILVER (E. M.), KABERRY (P. M.), 1966 — *Traditional Bamenda ; the pre-colonial history and ethnography of the Bamenda Grassfields*. Min. Prim. Educ. Soc. Welfare - West Cam. Antiquities Com. Buea, 134 p.
- CIPEA, 1979 — *Le bétail trypanotolérant d'Afrique occidentale et centrale. II-Situations nationales*. Addis

- Abeba, Cipea, Cipea monographies, 311 p.
- COULOMB (J.), GRUVEL (J.), MOREL (P.), PERREAU (P.), QUEVAL (R.), TIBAYRENC (R.), 1977 — *La trypanotolérance, synthèse bibliographique des connaissances actuelles*. Maisons Alfort, IEMVT, 277 p.
- DELCROIX (G.), 1937 — Enquête sur le lahore de N' Gaoundéré. *Bulletin de la Société d'Études Camerounaises*, 2, Douala, Ifan : 43-52.
- DIZIAIN (R.), 1952 — *Cartes de la densité de population et de l'élevage en pays bamiléké*, notice. Yaoundé, Ircam/Orstom, 47 p. *multigr.*
- DONGMO (J. L.), 1972 — L'élevage bovin dans l'Ouest-Cameroun. *Cameroun agricole, pastoral et forestier*, 133 : 17-27.
- DOUNIAS (E.), 1998 — « L'élevage du taurin chez les Koma gimbe des monts Alantika (Nord-Cameroun) ». In Seignobos (C.) et Thys (E.), éd. : 183-212.
- DOUTRESSOULE (G.), 1947 — *L'élevage en Afrique occidentale française*. Paris, Larose, 298 p.
- ELDRIDGE (M.), 1978 — *Les royaumes Foulbés du Plateau de l'Adamaoua au XIX^e siècle*. Tokyo, ILCAA, 439 p.
- ELDRIDGE (M.), BASSORO (A. M.), 1980 — *Garoua, tradition historique d'une cité peule du Nord-Cameroun*. Bordeaux, CNRS, Mémoires et travaux de la RCP 395, 207 p.
- FROBENIUS (L.), 1987 — *Peuples et sociétés traditionnelles du Nord-Cameroun*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag Wiesbaden, trad. de l'allemand par Eldridge (M.), 175 p. 1^{re} édit. 1911.
- GAUTHIER (J. G.), 1998 — « À propos du taurin en pays fali actuel et en pays sao ancien ». In Seignobos (C.), Thys (E.), éd. : 335-341.
- GNOWE (R.), 1982 — *Les Marai ou bœufs de case de Mokolo, au service du crédit embouche FONADER/FSAR*. Maroua, CNFZV, rapport de stage, 21 p.
- GRAFFENRIED (C. von), 1984 — *Au chef, la langue; aux femmes, la peau. Quelques aspects du sacrifice du taurin chez les Zulgo et Gemzek au Cameroun du Nord*. 12 p., *multigr.*
- GRIGSON (C.), 1991 — An African origin for african cattle? Some archaeological evidence. *The African Archaeological Review*, 9 : 119-144.
- HALLAIRE (A.), 1991 — *Paysans montagnards du Nord-Cameroun*. Paris, Orstom, 253 p.
- HARTER (P.), 1986 — *Arts anciens du Cameroun*. Arnouville, Arts d'Afrique noire.
- MORIN (S.), 1996 — *Le haut et le bas (Signatures sociales, paysages et évolution des milieux dans les montagnes d'Afrique centrale. Cameroun et Tchad)*. Bordeaux, CRET, sér. « pays enclavés » 8, 156 p.
- NOTUE (J. P.), 1990 — *Contribution à l'étude du Ke et du sacré dans les arts de l'Ouest-Cameroun*. Paris, Mesires/ISH/Orstom, 105 p.
- OUMATE (O.), 1984 — « Le "Maray" ou l'embouche bovine intensive de case des monts Mandara ». In : *Auto-suffisance alimentaire au Cameroun*, Commission nationale du comice agro-pastoral de Maroua : 75-82.
- PAARUP-LAURSEN (B.), 1998 — « Le rôle du bovin chez les Koma du nord du Nigeria ». In Seignobos (C.) et Thys (E.), éd. : 229-248.
- PAHAI (J.), 1985 — *Les paysans massa du Nord-Cameroun*. Université de Yaoundé, thèse de 3^e cycle, 360 p.
- PASSARGE (S.), 1989 — *Adamawa. Rapport de l'expédition du comité allemand pour le Cameroun au cours des années 1893-1984*. Garoua, trad. de l'allemand sous la direction de Eldridge (M.) et Lindeiner-Wildau (H. von), 466 p., *multigr.*
- PRADELLES DE LATOUR (C. H.), 1991 — *Ethnopsychanalyse en pays bamiléké*. Paris, EPEL, 264 p.
- SEIGNOBOS (C.), 1980 — Des fortifications végétales dans la zone soudano-sahélienne (Tchad et Nord-Cameroun). *Cah. Orstom, Sér. Sc. Hum.*, 18 (3-4) : 191-222.
- SEIGNOBOS (C.), 1981 — « Les briques cuites du Chari ». In : *Le sol, la parole et l'écrit, 2 000 ans d'histoire africaine (mélange en hommage à R. Mauny)*. Paris, L'Harmattan, Société française d'histoire d'outre-mer : 265-279.
- SEIGNOBOS (C.), 1982 — *Montagnes et hautes terres du Nord-Cameroun*. Roquevaire, Éditions Parenthèses, coll. Architectures Traditionnelles, 188 p.
- SEIGNOBOS (C.), 1982 — *Matières grasses, parcs et civilisations agraires*. (Tchad et Nord-Cameroun).

Cah. d'Outre-Mer, 35 (139) : 229-269.

SEIGNOBOS (C.), 1983 — *Pour une approche des civilisations agraires soudano-sahéliennes passées et présentes. II- Gens du poney et gens de la vache*. 108 p., multigr.

SEIGNOBOS (C.), TOURNEUX (H.), LAFARGE (F.), 1986 a — *Les Mbara et leur langue (Tchad)*. Paris, Sela, 317 p.

SEIGNOBOS (C.), 1986 b — « Les Zumaya ou l'ethnie prohibée ». In : *Relations inter-ethniques et cultures matérielles dans le bassin du lac Tchad*. Paris, Orstom, colloque Méga-Tchad, 11-12 sept. 1986, 76 p., multigr.

SEIGNOBOS (C.), TOURNEUX (H.), HENTIC (A.), PLANCHENAUT (D.), 1987 — *Le poney du Logone et les derniers peuples cavaliers*. Maisons-Alfort, IEMVT, 213 p.

SEIGNOBOS (C.), 1988 — « Le sommet du mont Ziver : un agrosystème montagnard relique ». In : *L'homme et la montagne tropicale*, Bordeaux, Sepanrit : 123-134.

SEIGNOBOS (C.), 1989 — « Du bon usage des "mythes" par le géographe ». In : *Tropiques, lieux et liens*, Paris, Orstom : 117-125.

SEIGNOBOS (C.), THYS (E.), éd., 1998 — *Des taurins et des hommes. Cameroun, Nigeria*. Paris, Orstom, coll. Latitudes 23, 400 p.

STRUMPELL (K. von), 1912 — Die Geschichte Adamaouas nach mündlichen Ueberlieferungen. *Mitteilungen des Geographischen Gesellschaft in Hamburg*, 26 : 46-107.

THILLARD (R.), 1920 — *L'agriculture et l'élevage au Cameroun*. Paris, Larose, coll. Bibliothèque du jardin colonial, 199 p.

THYS (E.), DINEUR (B.), OUMATE (O.), HARDOUIN (J.), 1986 — Les bœufs de case ou l'embouche bovine traditionnelle dans les monts du Mandara (Nord-Cameroun). Technique d'élevage, résultat d'abattage et découpe de carcasse, aspects économiques. *Rev. Elev. Vét. Pays trop.*, 39 : 113-126.

VAN BEEK (W. E. A.), 1998 — « Les Kapsiki et leurs bovins ». In

Seignobos (C.), Thys (E.), éd : 15-38.

VINCENT (J. F.), 1982 — « Éléments d'histoire des Mofu, montagnards du Nord-Cameroun ». In : *Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun*. Paris, CNRS, Colloques Internationaux du CNRS 551, vol. 1 : 273-295.

VINCENT (J. F.), 1991 — *Princes montagnards du Nord-Cameroun*. Paris, L'Harmattan, 2 vol., 774 p.

WARNIER (J. P.), 1985 — *Échanges, développement et hiérarchies dans le Bamenda pré-colonial (Cameroun)*. Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 323 p.

ZIGLA (W.), 1981 — *Les bœufs « Marai » de Mokolo*. Maroua, CNFZV, rapport de stage, 19 p.

Anon., 1928 — L'élevage au Cameroun. Paris, *Bulletin de l'Agence Économique des Territoires Africains sous mandat*, 17 : 65-72.

